



Texte 36 – Quand le monde de l'autre se laisse entrevoir

« Rusbrock est enterré depuis cinq ans; on le déterre ; son corps est intact et pur (...), *mais*: 'il y avait seulement un petit point sur le nez qui portait une trace légère, mais une certaine trace de corruption' (Dostoïevski). Sur la figure parfaite et comme embaumée de l'autre (tant elle me fascine), j'aperçois tout à coup un point de corruption. Ce point est menu: un geste, un mot, un objet, un vêtement, quelque chose d'insolite qui surgit (qui se pointe) d'une région que je n'avais jamais soupçonnée, et rattache brusquement l'objet aimé à un monde *plat*. L'autre serait-il vulgaire, lui dont j'encensais dévotement l'élégance et l'originalité? Le voilà qui fait un geste par où se dévoile en lui une autre race. Je suis *ahuri*: j'entends un contre-rythme: quelque chose comme une syncope dans la belle phrase de l'être aimé, le bruit d'une déchirure dans l'enveloppe lisse de l'image. (Telle la poule du jésuite Kircher, que l'on délie de l'hypnose par une légère tape, je suis provisoirement défasciné, non sans douleur).

(...) Bien souvent, c'est par le langage que l'autre s'altère; il dit un mot différent, et j'entends bruire d'une façon menaçante tout un autre monde, qui est le monde de l'autre. Albertine ayant lâché l'expression triviale 'se faire casser le pot', le narrateur proustien en est horrifié, car c'est le ghetto redouté de l'homosexualité féminine, de la drague grossière, qui se trouve révélé d'un coup: toute une scène par le trou d'une serrure. Le mot est d'une substance chimique ténue qui opère les plus violentes altérations: l'autre, maintenu longtemps dans le cocon de mon propre discours, fait entendre, par un mot qui lui échappe, les langages qu'il peut emprunter, et que, par conséquent, d'autres lui prêtent »

Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, t. V, p. 55-56.

